



Jamel Debbouze dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Jérôme Colin : C'est parti !

Jamel Debbouze : Ouais... Let the music play! On est bien là.

Jérôme Colin : On ne sait pas où on va, mais on y va.

Jamel Debbouze : Allez, go ! Au centre-ville, là où il y a du beau monde. Elle est cool, ta bagnole.

Jérôme Colin : Elle est bien, hein ?

Jamel Debbouze : Grave. C'est bien, Tesla. On met la ceinture, sécurité routière oblige.

Jérôme Colin : Voilà. Dites donc, Jamel Debbouze, je suis allé vous voir hier à Liège.

Jamel Debbouze : Sérieux ? T'étais dans la salle ?

Jérôme Colin : Oui.

Jamel Debbouze : Ça me fait plaisir ça, Jérôme.



Jérôme Colin : Qu'est-ce que c'était bien..

Jamel Debbouze : Tu dis ça à tous tes invités, obligé.

Jérôme Colin : Je vous jure, je ne le dis pas. Qu'est-ce que c'était bien.

Jamel Debbouze : C'est vrai ? Ben frère, tu ne peux pas me faire plus plaisir parce que j'aime bien mon spectacle et j'aime bien quand les gens trouvent ça bien.

Jérôme Colin : Pas seulement parce que j'ai beaucoup ri, mais aussi parce que j'ai été ému.

Jamel Debbouze : Ah oui, t'as été ému ?

Jérôme Colin : Ah oui.

Jamel Debbouze : Ça c'est plutôt rare.

Jérôme Colin : Ah oui ? Eh ben quand même. Le passage, on y vient tout de suite alors, le passage où vous parlez de votre père qui s'occupe de vos enfants maintenant, et qu'il fait des choses avec eux, et qui leur dit des choses qu'il ne vous a pas dites, comme "je vous aime", putain...

Jamel Debbouze : C'est que t'as du cœur. C'est que t'as une sensibilité.

Jérôme Colin : C'est quand même un passage... c'est beau.

Jamel Debbouze : C'est vrai que c'était un des passages les plus difficiles à écrire, bizarrement. C'est le passage qu'on a trouvé le plus tard dans le spectacle. On n'arrivait pas à boucler ce spectacle, probablement parce que je n'arrivais pas à dire ça en fait. C'est con mais c'est vrai.

Jérôme Colin : C'est pas con de dire à une salle - en sous-texte du coup : moi, mon père ne m'a pas dit "je t'aime". C'est ça que vous dites en sous-texte.

Jamel Debbouze : Oui. C'est pas tant qu'il ne m'a pas dit : "je t'aime", il ne l'a pas formulé c'est vrai, il n'a pas mis des mots dessus, il l'a dit différemment, mais tu sais, c'est une génération qui n'exprime pas souvent ses sentiments, qui est assez pudique, on ne peut pas leur en vouloir, ils étaient occupés à autre chose. Mais ils nous ont aimés, c'est sûr. Pas de la même manière que nous on aime nos enfants, nous on l'exprime, on le formule, on leur dit, on les bisoute. Eux, c'est vrai qu'ils étaient un peu plus réservés.

Les selfies, c'est chiant

Jérôme Colin : On se fait à ce qu'il vient de se passer là, les gens ? Cette espèce d'omniprésence des gens, de leur amour d'une certaine manière, mais aussi du côté envahissant que ça peut éventuellement avoir, quand c'est tout le temps ?

Jamel Debbouze : Ce qui est le plus chiant, en fait, c'est les selfies. Parce que ça nique le rapport aux gens, je trouve. Il y a un truc entre nous et eux. Avant, ils l'exprimaient, il y avait à la limite l'autographe mais il n'y avait pas cette machine entre nous qui fait que ça crée une distance. Moi je kiffe quand on m'exprime qu'on me kiffe. Je fais ce métier pour ça principalement, pour qu'on me dise : je t'aime. On avait envie de l'entendre, on ne l'entendait tellement pas. J'ai fait ce métier pour exister. Pour faire partie de l'album de famille national. Je ne peux pas me plaindre de ça. Mais



c'est vrai que les gens veulent des selfies, ils ne veulent pas vous rencontrer. Ça, c'est chiant. Mais maintenant, le nombre, c'est plutôt gratifiant, plutôt cool. Et puis dès qu'il se passe un truc humain, moi j'adore. Oui, franchement. Je te le jure. Rencontrer quelqu'un, entendre des choses fortes, qui nous motivent par la suite, nous artistes, on ne sait pas du tout quel peut être l'écho en vérité de ce qu'on fait. Si, quand on monte sur scène, on entend les rires. On se dit : tiens, il y a une réaction, il y a un impact. Mais on a besoin d'entendre que ça touche, que ça plaît. Ce que tu m'as dit en entrant dans la voiture, ça va faire ma soirée, tu vois. Je te jure, on a l'impression qu'on est blasé à cet endroit, mais absolument pas, en tout cas pas moi.

Jérôme Colin : Non ? Y'a un moment où on n'est pas plein, rempli ? Ok.

Jamel Debbouze : Si, on est rempli de fatigue, on peut être usé par la route, parce qu'on est des Gitans, vraiment, on est des troubadours, on est des gens du chemin. Ne pas voir sa famille pendant longtemps, le manque entre les tiens et toi, oui ça peut être pesant parfois. Et puis c'est vrai, la répétition. Jamais la répétition de monter sur scène bizarrement. Parce que tu arrives dans une salle différente à chaque fois, avec des gens complètement différents, donc le spectacle est à chaque fois différent.

Jérôme Colin : D'autant plus que votre public s'exprime.

Jamel Debbouze : Oui, il parle. C'est un concert de rock. Les gens discutent, parlent, c'est pas conventionnel, et moi je les sollicite en plus. Je viens de l'improvisation théâtrale. Donc, j'ai besoin que ça soit neuf à chaque fois. A cet endroit-là, je kiffe. Ces deux heures sur scène sont incroyables. Après parfois la route, je te dis, ce train-train, ça peut être chiant.

J'ai tout vécu à l'école

Jérôme Colin : Quel genre d'élève vous avez été ? Parce que dans le spectacle vous parlez un peu de l'école, notamment quand vous faites les devoirs avec vos enfants et puis vous parliez aussi de l'école dans vos autres spectacles, dès le début d'ailleurs, c'était quoi l'école pour vous ? Parce qu'on va parler de transmission aujourd'hui, c'est le sujet de votre spectacle.

Jamel Debbouze : Entre autres.

Jérôme Colin : Une des choses élatiques qui doit transmettre et du savoir et notre capacité à vivre ensemble sans se juger, c'est l'école. Vous votre rapport à l'école, ça a été lequel ?

Jamel Debbouze : Ecoute, il a été... j'ai tout vécu à l'école. Tout, la tête de ma mère, tout, la peine, la tristesse, la joie, toutes les émotions. Mes premiers émois, c'était à l'école, mes premières frustrations, le premier racisme aussi, mais la première histoire d'amour, et surtout la première fois que j'ai fait de l'improvisation théâtrale. J'ai tout eu. J'ai eu de la reconnaissance, de la considération mais aussi du mépris. Et on est en ZEP, zone d'éducation prioritaire à Trappes, dans un endroit assez chaud, où les profs ne sont pas super contents de venir donner des cours, donc nous on n'est pas super contents d'aller à leurs cours. Le prof de sciences naturelles, je lui ai niqué un ou deux pneus, c'est vrai. Mais il l'avait cherché avec ses cours sur le caractère morphologique de la grenouille, qu'est-ce que j'en avais à foutre... Tu crois qu'une grenouille va me donner à manger ? C'est ça que je lui disais. Et quand j'étais en mathématiques et que la meuf avait insisté sur le Théorème de Pythagore, je lui disais : mais Madame, est-ce que dans notre vie on aura besoin du Théorème de Pythagore un jour ? Elle me dit oui, oui... faites le malin Monsieur Debbouze, on a besoin du Théorème de Pythagore, tout est mathématique, tout ce qui vous entoure est mathématique. Je l'ai compris longtemps après.

Jérôme Colin : On comprend trop tard. C'est pas assez solide pour parler à un adolescent.



Jamel Debbouze : Oui, et puis il y a un autre truc très factuel pour nous. Personne de ma famille n'a réussi grâce aux études. Donc, je ne sais pas que c'est un chemin. Je ne sais pas qu'on doit passer par là pour mieux vivre. Les gens qu'on a vus arriver avec des belles bagnoles, des beaux costumes, ils étaient dealers. On s'est dit, tu vois, par là c'est mieux. Les Grandes Ecoles en plus, en France, elles sont fermées, faut pas croire. Les Sciences-Po, l'ENA, HEC, on n'y a pas accès, ou très peu. Pour nous calmer, ils ont organisé des Prépas. Mais ça s'appelle encore de la condescendance et du mépris. Donc c'est vrai que le rapport à l'école était un peu chelou, mais heureusement qu'on avait des profs qui étaient des supers héros. Il y avait des supers héros.



Jérôme Colin : Et vous dessiniez bien les paraboles.

Jamel Debbouze : Oui, comment tu sais ? Je dessinais bien les paraboles. Un grand rond avec un petit trait. Qui permet de raccorder à la ???

Jérôme Colin : La ???

Jamel Debbouze : Non, mais heureusement qu'on avait des bons profs. J'avais Monsieur Lane, en CM2, c'était tout sauf un âne. On l'a charrié, il était gentil, c'est avec lui je crois que j'ai appris les bases du français. Après, il y avait Madame Lefaout, prof de français d'ailleurs, qui m'a fait faire mon premier cours d'improvisation théâtrale et c'est grâce à elle en partie que j'en suis là. Madame Haar, qui m'a fait travailler "Des Souris et des Hommes" et qui à la fin de la pièce m'a dit : "*vous êtes fait pour ça*". Ça m'a frappé, je m'en rappelle encore. Je te le raconte 20 ans après tu vois. J'étais nul en dictée, j'ai le record du Collège 900, ça s'appelait 900. 126 fautes dans une dictée, frère. Oui, j'avais déjà un record à l'époque.



Jérôme Colin : "*Il ne faut pas demander à un éléphant de monter à un arbre*", a dit Einstein. C'est pas comme ça qu'on regarde l'intelligence des gens, on ne peut pas tous leur demander de faire la même chose. On n'est pas bon en tout. C'est assez joli.

Jamel Debbouze : C'est vrai.

J'aime pas la tristesse

Jérôme Colin : "*Des Souris et des Hommes*", c'est quand même un sacré roman. Vous l'avez relu depuis ?

Jamel Debbouze : Ah oui. Bien sûr. J'ai toujours rêvé de faire ce truc, mais c'est tellement triste, putain ! J'ai un rapport chelou avec la tristesse.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Jamel Debbouze : Oui, j'aime pas ça.

Jérôme Colin : Vous la repoussez ?

Jamel Debbouze : Oui, j'aime pas ça. Je ne vais pas voir les films d'auteur, je ne vais pas voir les films tristes. Parce que la vie est suffisamment triste dehors. Moi j'ai besoin, quand je vais au cinéma, qu'on me raconte des histoires, qu'on m'emmène. Quand je rentre chez moi, c'est suffisamment la galère, en tout cas moins aujourd'hui, mais les gens dans la rue souffrent, nous on est des artistes et ils nous transmettent aussi leurs souffrances, d'une certaine manière. J'ai plein de gens qui viennent me voir pour me dire : je galère, j'ai mal là, aide-moi là, ma vie est nulle, pourrie... Cette misère sociale, je l'encaisse. Et franchement, je n'ai pas envie de la retrouver au cinoche ou dans une pièce de théâtre. Je préfère la comédie. Parce que même dans la comédie, tu peux faire passer des choses lourdes, mais je préfère ce ton-là.

Jérôme Colin : C'est le cas dans votre spectacle du début à la fin. On parle de choses quand même qui sont importantes.

Jamel Debbouze : Merci frère.

Jérôme Colin : Non ?

Jamel Debbouze : Merci. Me semble-t-il.

Jamel Debbouze : Oh, un Goldorak !

Jérôme Colin : Un Goldorak.

Jamel Debbouze : Un Goldorak en taille réelle ! Attends. Désolé, je suis obligé de faire une photo avec un Goldorak. Il est en taille réelle. T'as une minute frère ? De toute façon t'es un taxi, je fais ce que je veux hein ! C'est moi qui paie à la fin.

Jamel Debbouze : Oh, "*L'Arabe du Futur 4*".

Jérôme Colin : Ça, c'est bien hein !

Jamel Debbouze : Ça tue.



Jérôme Colin : C'est formidable.

Jamel Debbouze : Extraordinaire.

Mon fils se demande si c'est bien d'être Arabe

Jérôme Colin : Goldorak... Mais "L'Arabe du Futur", c'est costaud, hein.

Jamel Debbouze : "L'Arabe du Futur", c'est extraordinaire. J'ai lu les 4 tomes. Mon fils les a lus aussi.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Jamel Debbouze : Oui. Sublime.

Jérôme Colin : Votre fils qui vous demande : "*est-ce que c'est les Arabes qui ont inventé la bagarre ?*".

Jamel Debbouze : Il m'a vraiment posé la question. Le pauvre, lui aussi, il va avoir 10 ans, il se rend compte de sa double culture, il voit que sa mère est blanche, son père est marron, lui est beige, et c'est vrai qu'il se pose plein de questions. Il entend des trucs. C'est pas comme si les Arabes étaient en odeur de sainteté en ce moment. Il entend parfois les JT, il entend la rue, il sait qu'il est à moitié arabe, il se demande si c'est bien d'être arabe. Et c'est souvent associé à la violence ces derniers temps malheureusement. C'est absolument dans l'inverse que j'ai été élevé.

Jérôme Colin : Après, vous lui montrez que c'est aussi associé à la culture.

Jamel Debbouze : Bien sûr. Il va au Maroc avec moi régulièrement. On fait le tour du monde. Je l'ai emmené en Tunisie, en Algérie, je l'ai emmené à Dubaï, on s'est promené avec mes enfants, heureusement. Et c'est ça qui cultive vraiment, c'est le voyage.

Jérôme Colin : C'est sûr.



L'impro m'a sauvé des conneries

Jérôme Colin : On revient au truc... Dans le spectacle, vous le disiez, c'est un prof qui vous dit : "dehors !". Vous êtes dans le couloir évidemment, et vous voyez un cours d'impro. L'improvisation...

Jamel Debbouze : T'as bien bossé toi, hein!

Jérôme Colin : L'improvisation, c'est là où tout se décide ? Si ça n'arrive pas, vous terminez dans une BMW noire à dealer du shit ? Ou c'est quand même pas aussi caricatural que ça ? Ou on peut aller jusque là ?

Jamel Debbouze : C'était une voie possible. Mais j'aime tellement mes parents, ma mère en particulier qui nous a donné tellement d'amour et qui s'est acharnée à assouvir nos besoins...

Jérôme Colin : Que la culpabilité aurait été un...

Jamel Debbouze : Oui, que franchement, de se voir en me retrouvant derrière les barreaux, lui faire mal, je pensais trop au mal que je pouvais faire à ma mère. J'ai fait des conneries et j'en ai fait des grosses en vérité, mais j'ai fait en sorte de ne pas me faire choper, et j'ai arrêté très tôt parce que je me rendais compte que ce n'était pas une issue et surtout que je pouvais faire souffrir terriblement mes parents et ça c'était niet, tu vois. Je les avais déjà fait suffisamment galérer avec ce qui... j'ai eu un accident grave, ils ont été là, ils ont suffisamment souffert avec moi, donc franchement je ne voulais pas être un poids de plus. Au contraire, j'ai toujours fait en sorte d'être le plus léger possible pour eux. Mais l'impro, c'est vrai que... parfois on fait des rencontres dans la vie. On nous dit souvent : tout se joue avant 6 ans, mon cul ! Pardon, tu couperas "mon cul", tu remplaceras par "non". Mais c'est vrai, ça ne se joue pas avant 6 ans. On peut faire des magnifiques rencontres et se découvrir tard. On n'est pas condamné. Moi j'ai découvert l'improvisation théâtrale par hasard, en me faisant virer de cours, c'est vrai, et ça ne m'a plus jamais quitté parce qu'il n'y avait pas de contrainte. J'ai toujours eu peur de lire. J'ai eu beaucoup de mal à lire. Je prenais des bouquins, je les regardais pendant des heures. A la fin, c'est le bouquin qui me lisait. Je te jure. La ponctuation, je ne comprenais pas, bref, j'avais du mal à lire. Et je me suis dit : je ne pourrai jamais être comédien parce qu'il faut savoir lire. Eh ben non. Il y a un art qui s'appelle l'improvisation théâtrale qui te permet d'écrire tes propres histoires sans prendre un stylo. D'aller piocher chez toi des choses que tu ne soupçonnes pas. Et puis, de les jouer devant un public qui ne demande que ça. Me faire applaudir la première fois de ma vie, ça a été une révélation.

Jérôme Colin : Ah oui ?

Jamel Debbouze : Ben oui, parce que tu prends confiance. L'improvisation théâtrale, ça te donne la confiance. C'est un psychologue de poche, si tu préfères. Ma parole, hein. Les gens rigolent, ils t'applaudissent, et d'un coup, tu te sens beau, quoi ! Tu joues un chevalier sur un cheval, tu peux être un docteur, tu peux être un super héros, tu peux être une dame, tu peux être absolument ce que tu veux. Là, franchement, c'est un exutoire ouf !

Jérôme Colin : Et l'impro, ça peut faire qu'on devient Jamel Debbouze, mais l'impro ça fait aussi qu'on libère sa parole...

Jamel Debbouze : Oui, c'est surtout ça.

Jérôme Colin : Et qu'on sait s'exprimer. Et dans la vie il est primordial de savoir s'exprimer, pour déjà entrer en contact avec l'autre, ça me paraît être une grande priorité de la société de demain...

Jamel Debbouze : All right baby !



Jérôme Colin : Et pourtant, l'école ne le propose pas.

Jamel Debbouze : Et pourtant quoi ?

Jérôme Colin : L'école ne le propose pas. Pourquoi selon vous ?

Jamel Debbouze : Frère...

Jérôme Colin : Alors que c'est une clé assez évidente pour les gamins.

Jamel Debbouze : C'est un truc que je ne m'explique pas... je fais campagne pour ça, moi, depuis toujours.

Jérôme Colin : Ah bon ?

Jamel Debbouze : Grave. J'ai amené François Hollande à Trappes assister à un match d'impro. J'ai amené Manuel Vals assister à un match d'impro, des politiques. D'ailleurs, on m'a reproché d'être trop avec des politiques mais moi je sais pourquoi je les fréquente. Je les fréquente pour leur faire prendre conscience qu'il faut rétablir les pensions aux Tirailleurs sénégalais, africains, marocains, qui se sont battus en première ligne contre le fascisme...

Jérôme Colin : Ça, c'est fait.

Jamel Debbouze : Voilà, ça c'était une bataille, c'est pour ça qu'on les a croisés à ce moment-là, Chirac à l'époque, d'ailleurs Chirac, vraiment bon mec.

Jérôme Colin : Le jour de la sortie de "Indigènes", qui est un film très important pour vous parce que vous allez avoir un Prix d'interprétation à Cannes, il change la loi pour les Tirailleurs et il leur donne une meilleure pension.

Jamel Debbouze : Une meilleure pension surtout qu'ils peuvent toucher dans leur pays d'origine, ce qui change tout. Ils étaient bloqués dans des foyers, ils ne pouvaient pas aller voir leur famille d'origine les mecs, alors qu'ils ont fait un sacrifice immense, ils nous ont libérés du fascisme. Et puis après, oui, l'improvisation théâtrale qui est un deuxième combat, pareil, faire prendre conscience aux politiques que des gens qui sont complètement démunis, qui n'ont pas la chance d'avoir une éducation, qui ont peur d'eux-mêmes, c'est un outil absolument dingue. Tu sais les valeurs de l'impro, ça commence par quoi ?

Jérôme Colin : Non.

Jamel Debbouze : Dire oui.

Jérôme Colin : Dire oui ?

Jamel Debbouze : Si tu ne dis pas oui, tu ne fais pas avancer l'improvisation. Si tu arrives, que tu me dis : bonjour je suis facteur, je te dis non, l'impro s'arrête. Tu vois ? Dire oui, c'est génial déjà. Et puis l'autre valeur c'est l'écoute active. Si je t'écoute activement et donc vraiment je prends acte de ce tu me dis, je ferai avancer l'impro, tu arrives avec une information, il faut que je l'entende, elle passe dans mon corps, il faut qu'elle fasse le chemin, et que je te réponde en conséquence. Là, on fait avancer une histoire. Il y a un émetteur et un récepteur. Donc, dire oui et écouter activement les autres, frère, si tout le monde faisait ça, tu imagines comment on améliorerait le monde ! Ne serait-ce que pour ça, ça vaut le coup de faire de l'impro. Et au-delà de ça, moi je sais ce que ça m'a sauvé la vie. T'es petit, t'es moche, t'as un bras dans la poche, t'es handicapé, tu ne peux pas trouver de travail, la seule chose que j'avais pour moi c'est d'être fier de moi, tu vois. Alors qu'il n'y avait pas de quoi à l'époque. Mais l'impro, ça m'a filé de la fierté, je regardais les gens dans les yeux et je n'avais pas peur d'eux. Peu importe ce que vous pensez de moi, moi, ce que je pense de moi



c'est que je suis un mec bien. Et que vous avez de la chance de me fréquenter. C'est ce que je me disais même si ce n'était pas vrai.

Omar et moi, on a eu des papas et des mamans qui étaient fiers de nous

Jérôme Colin : C'est marrant parce qu'Omar était à votre place il y a quelques temps...

Jamel Debbouze : Il était là, Omar ?

Jérôme Colin : Oui. Il était là, Omar.

Jamel Debbouze : Il a kiffé la bagnole, hein. Je le connais, il aime bien les bagnoles.

Jérôme Colin : Il disait : c'était dingue parce que nous à Trappes, il pleuvait de la culture sur la France et nous, on était abrités. Et il disait que lui, le racisme dont il avait été victime ne l'avait pas touché parce qu'il n'avait jamais douté une seule seconde qu'il était un mec bien. Mais comment on fait ? Parce que c'est ce que vous dites là. A un moment, je me suis dit : je suis un mec bien. Comment on fait quand la société vous renvoie cette image pour parvenir à se dire : je suis un mec bien ? Franchement, c'est une discipline olympique.

Jamel Debbouze : Oui, mais on est bien aidé. Lui comme moi, on a eu des daronnes, on a eu des mamans et des papas qui étaient fiers de nous, qui nous aimaient profondément et qui nous le disaient. Et ça, ça change tout. Tu as de l'amour chez toi, eh bien tu es préservé à un endroit, c'est une espèce de vaccin de la vie. Et moi, je me souviendrai toujours que ma mère était à fond, qu'elle me trouvait beau, elle ne savait plus où chercher les superlatifs pour parler de moi. Eh ben frère, ça, ça te forge un homme. Et puis, on était tous logés à la même enseigne. Oui, je vois, quand tu dis, quand il dit : on n'a pas subi le racisme, on ne le voyait pas, on l'entendait à travers les grands frères qui ne trouvaient pas de travail, on l'entendait à travers les sœurs qui se faisaient mal draguer, on l'entendait à travers nos parents qui souffraient à des endroits, tu vois, ne serait-ce que pour aller chercher un papier à la Mairie, ou à la pharmacie quand la pharmacienne vouvoie la dame qui est derrière toi et elle tutoie ta mère. Pourquoi elle a le droit à un "vouvoyage", et nous, on a droit à un "tutoyage"? Ben, tout ce racisme ordinaire, c'est des petites couches de frustration qui s'accumulent, tu ne le sens pas et un jour, ça sort mal. Tout dépend de la chance que tu as eue. Parce que ça ne reste que de la chance en vérité. Tomber sur les bonnes personnes, c'est de la chance.

Jérôme Colin : Ça, c'est sûr.

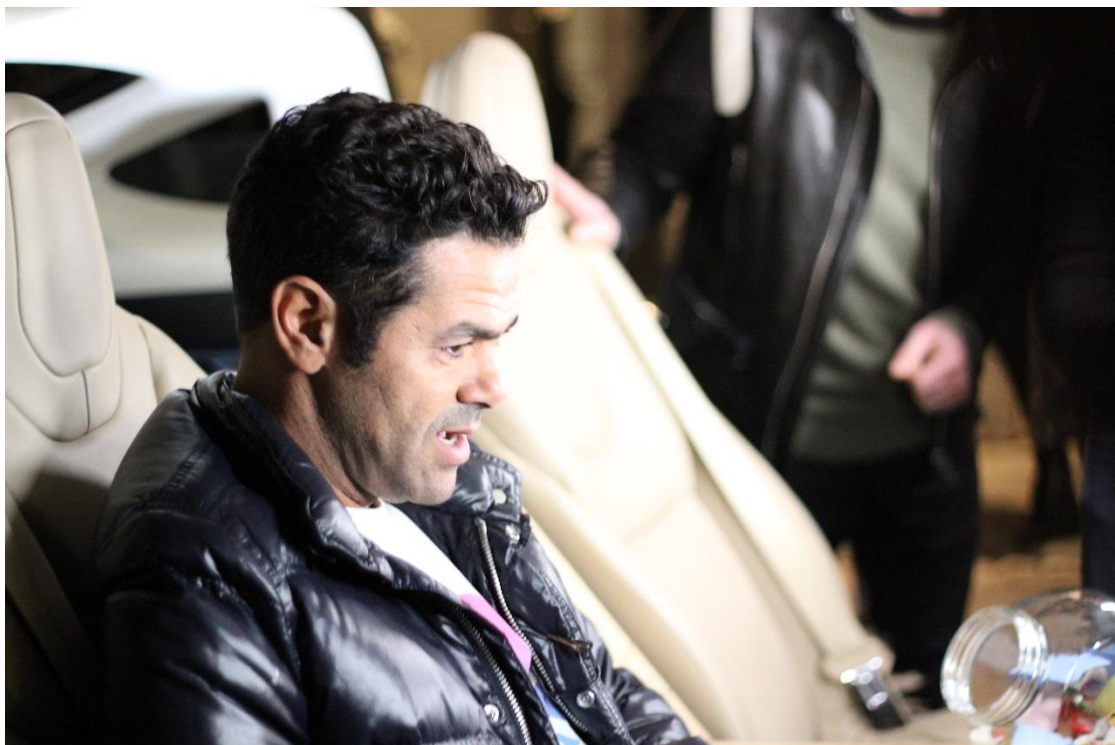
Je n'ai jamais eu de plan de carrière

Jérôme Colin : Il y a eu Radio Nova, puis il y a eu Canal +, Le Cinéma de Jamel, puis il y a eu les plateaux, et puis, il y a eu le cinéma. Parce que c'est "Amélie Poulain", le début pratiquement pour vous, ce n'est quand même pas un petit succès en plus du cinéma français...

Jamel Debbouze : Oui c'est vrai.

Jérôme Colin : Comment vous avez pris ça ? Parce que c'est violent, je veux dire, comme changement de vie. Ou finalement tout était normal ? Parce que vous l'aviez déjà dessiné.





Jamel Debbouze : Non, absolument pas. Ce serait prétentieux de dire ça. Je ne me suis pas posé de questions, tu vois. J'ai fait de l'improvisation théâtrale, et un jour une comédienne marocaine est venue me voir, elle s'appelle Naïma El Mcherqui qui m'a proposé de faire un court-métrage avec elle, d'avoir le premier rôle dans un court-métrage de Nabil Ayouch, tu vois qui c'est Nabil Ayouch ? Grande metteur en scène aujourd'hui. J'ai fait ce truc qui s'appelle "Les pierres bleues du désert", et je me suis senti tellement à l'aise, les choses se sont faites tellement naturellement que j'avais l'impression que c'était ma deuxième vie. Après, effectivement, j'ai été contacté par des plus gros, j'ai fait des choses de manière plus retentissante, mais la mécanique est absolument la même, et surtout j'ai toujours considéré que ça pouvait s'arrêter et qu'il fallait tout prendre au moment où tu le vivais, c'est le moment présent qui comptait le plus pour moi. Donc, à la vérité, je ne me suis jamais filé de bonnes notes, je voyais bien qu'il y avait de l'engouement, je voyais bien que ma vie changeait, mais je te jure que je n'ai jamais pris ça pour un acquit. J'ai jamais eu de plan de carrière, les choses se sont faites au fur et à mesure, sans réfléchir, et avec un naturel qui est déconcertant même pour moi. Quand j'y repense aujourd'hui, quand je regarde, je trouve ça abyssal, oh lala, tout ce qu'on a fait, si j'avais voulu atteindre cet objectif, jamais je ne l'aurais atteint. C'est parce qu'on ne savait pas que c'était impossible qu'on l'a fait comme disait... Qui c'est qui a dit ça ? Je ne me souviens plus mais c'est une belle phrase.

Jérôme Colin : Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.

Jamel Debbouze : Oui.

Jérôme Colin : Figurez-vous que je ne sais plus.

Jamel Debbouze : Oui, je ne sais pas qui a pu dire ça.

Jérôme Colin : Vous connaissez ça ? C'est vachement beau hein.

Jamel Debbouze : C'est quoi ?

Jérôme Colin : C'est un artiste qui s'appelle Arne Quinze qui fait ça.



Jamel Debbouze : Arlequin ?

Jérôme Colin : Arne Quinze.

Jamel Debbouze : Arlequinze ?

Jérôme Colin : En gros, c'est des planches de bois, mais quand on en met beaucoup, c'est très beau quand même.

Jamel Debbouze : C'est chelou, hein.

Jérôme Colin : Oui, c'est vachement bien.

Jamel Debbouze : Ah oui, c'est classe. Enfin, c'est pas "classe", le mot. C'est ouf. Enfin, je veux dire c'est bizarre, quoi. C'est ça, l'art.

C'est mieux quand les choses se passent bien

Jérôme Colin : On en revient à un truc... je vous disais au début, ça m'a beaucoup ému votre spectacle, déjà ce truc avec votre père, je trouvais ça très beau, et puis quand même, il faut l'expliquer aux gens, parce que tout le monde ne le sait pas, et je vous avoue avoir découvert ça de vous hier, vous avez en fait, il y a une semaine je crois, croisé un mec à Liège, qui s'appelle Fred, que tous les Liégeois connaissent, qui joue de la guitare sur la place Cathédrale, depuis des années, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid d'ailleurs, et la semaine passée il y a une vidéo qui a tourné, vous l'aviez aidé à faire la manche et à gagner un petit peu plus de sous parce que vous attiriez évidemment les gens. Et hier, je suis arrivé dans la salle, et Fred était sur scène, en train de chanter ses chansons, il a chanté deux chansons, et vous avez fait passer une corbeille dans la salle, pour que ce mec puisse bien bouffer pendant quelques jours. Et franchement, ça fait 25 ans que je vais beaucoup au spectacle, et je n'avais jamais vu ça. Et donc franchement, c'est pas parce que vous êtes là, franchement j'en ai rien à foutre, mais bravo ! C'est beau, c'est très beau. Et sur scène, vous avez dit : "*on sert aussi à ça*".

Jamel Debbouze : Oui, franchement, c'est gentil de me dire ça, mais tu sais, ce n'est pas un effort. Je peux dire que ça fait 10 ans que je fais ça. Oui, quand je joue mon spectacle, le lendemain je fais un tour dans la ville, dès que je vois un mec ou une meuf qui chante ou qui fait un truc dans la rue, je prends le chapeau, je sais que j'attire l'attention, je fais payer les selfies, je remplis leur chapeau et je taille. Je l'ai toujours fait. Et puis, là c'est vrai que lui filer 10 minutes sur cette scène, remplir ses chapeaux, lui permettre de passer 2, 3 jours un peu plus tranquille...

Jérôme Colin : Vivre une grosse émotion. Il pleurait.

Jamel Debbouze : Oui, parce que les gens se sont mis debout. Evidemment, c'est un moment incroyable. Oui, ben moi je trouve ça normal, naturel, ça ne me coûte rien de faire ça, c'est que bénéfique. Si on ne sert pas à ça, on ne sert à rien. Et d'une certaine manière, dans un autre registre, c'est ce que je fais avec le Jamel Comedy Club. On met la lumière sur des gamins qui vraiment nous paraissent intéressants, qui ont une énergie, qui à leur tour, feront parler de ce pays de la meilleure des manières. Moi j'aime quand les choses passent bien. J'aime bien ça. Je te jure, c'est mieux quand les choses se passent bien. Non ?

Jérôme Colin : C'est ça qu'il faudrait que tout le monde comprenne. C'est que c'est tellement mieux quand les choses se passent bien. Parce que des conflits, il y en a dans ce monde.

Jamel Debbouze : C'est mieux pour la santé quand les choses se passent bien. Et puis, c'est plus bénéfique. Tu vois, cet élan de solidarité, et les Français sont très solidaires, et les Belges, pareil, je ne dis pas ça pour cirer les pompes, tous les artistes diront la même chose, on kiffe la Belgique. Et pourquoi on kiffe la Belgique ? C'est organique chez nous.



Quand on monte sur une scène... t'as vu l'accueil qu'ils m'ont fait hier à Liège ? J'ai pas pu parler pendant 5 minutes. Ça, frère, c'est pas dans toutes les salles pareil. Eh bien, chaque fois qu'on vient en Belgique, on a cet élan, on a cet amour. Et puis surtout, tu vois, quand ça rit ici, je peux me tromper, il y a des endroits un peu comme ça de ci de là que j'ai repérés mais ça rit plus fort que dans plein d'autres endroits.

Jérôme Colin : A Rognognasse ?

Jamel Debbouze : A Rognognasse... ça rit différemment. Mais ici, frère, putain ! On aime bien venir chez vous.

"Transfuge de classe"

Jérôme Colin : Il y a un truc de fou évidemment; dans votre vie; c'est le côté "transfuge de classe", c'est un mot très laid, mais c'est une réalité...

Jamel Debbouze : C'est quoi "transfuge de classe" ?

Jérôme Colin : "Transfuge de classe", ça veut dire que dans sa vie, de manière assez improbable, comme un footballeur peut le faire, ou un artiste, mais peu d'autres personnes au monde, on change de statut social. C'est-à-dire que... c'est une réalité. Le mot est très moche mais ça veut dire ce que ça veut dire.

Jamel Debbouze : Transfuge...

Jérôme Colin : Se souvenir d'où on vient évidemment, ça veut dire mettre le chapeau pour le type pour qu'il bouffe, ça veut dire remercier ses parents, ça veut dire beaucoup de choses, qui sont belles. Mais ce qui m'a frappé hier dans le spectacle, c'est un spectacle sur la transmission, c'est qu'en fait vous commencez à visiblement considérer vos parents différemment quand vous-même devenez parent...

Jamel Debbouze : Ben oui, forcément. C'est là qu'on se rend compte un peu...

Jérôme Colin : Comme tout le monde...

Jamel Debbouze : C'est là qu'on se rend compte de la difficulté qu'ils ont eue de nous élever.

Jérôme Colin : Il faut que vous attendiez 40 ans, et vous l'avez dit encore hier, pour dire : je ne l'ai pas fait souvent mais j'ai envie de dédicacer ce spectacle à mes parents. C'est quand même dingue que nous soyons à ce point des bandes de crétins, qu'il faille attendre 40 ans.

Jamel Debbouze : Oui, c'est vrai. C'est vrai, mais en même temps, c'est dans l'ordre des choses. Et puis, tu veux que je te dise un truc, j'ai pas à les remercier.

Jérôme Colin : C'est vrai aussi.

Jamel Debbouze : Ben oui. J'ai pas demandé à venir au monde. Et je le fais quand même. Je le fais quand même parce que j'ai envie, j'ai envie de le faire, mais moi je ne demanderai pas à mes enfants qu'ils me remercient. Je n'attends pas de reconnaissance à cet endroit-là, tu vois. Même pour le Jamel Comedy Club, les gamins tu les aides, parfois ils se barrent, ils sont très ingrats, pour beaucoup d'entre eux, les enfoirés, sauf que moi je ne suis pas leurs parents. Pendant longtemps, j'ai attendu de la reconnaissance, pendant longtemps, j'ai été frustré par l'ingratitude, et je me suis rendu compte que c'est moi le con d'attendre qu'on me dise merci. Tu fais un geste et tu attends qu'on te dise merci ? C'est tout sauf généreux. J'ai mis du temps à comprendre ça. Et là aujourd'hui, je remercie mes parents du fond du cœur parce que j'ai envie de le faire.



Jérôme Colin : Un bon moment aussi, c'est quand vous dites : moi, mes enfants ils ont leur chambre à eux, ils vivent dans un beau quartier...

Jamel Debbouze : Laisse tomber.

Jérôme Colin : Ils vont dans une belle école, c'est je pense la scène la plus rigolote du spectacle, vous dites : moi, je dormais avec tous mes frères dans un lit "triperposé"...

Jamel Debbouze : "Triperposé", frère. Mon frère Momo dormait tout là-haut, et quand il tombait, il tombait longtemps, mais pour de vrai. Il a dormi avec un parachute jusqu'à ses 18 ans. Je le dis sur scène. Et il y avait tellement de monde dans la chambre qu'il y avait de la buée dans ma chambre. Alors que mon fils, lui, il a de la chance, mais il ne sait pas qu'il a de la chance. Il marche avec sa chance, c'est naturel pour lui. Et c'est naturel ! Lui il a de la chance, il n'a pas à s'en rendre compte. Il ne peut pas s'en rendre compte. Moi à travers lui, je m'en rends compte puisque j'ai pu comparer ma vie. Mais lui, sa vie est belle, et puis il n'a pas demandé à ce qu'elle soit belle. Tu vois ce que je veux dire ? C'est un constat pour moi aussi. C'est aussi ça, la transmission. Je te jure, j'avais des problèmes parce que souvent je me disais : il n'a pas de soucis, lui. Je raconte ça aussi. Mais tu vois, pas de soucis ça m'énerve parce que pour moi on se construit dans le souci, dans la violence, et parfois je crée des soucis. Il marche dans la rue, tout seul, et quand je vois qu'il n'y a personne, je mets une petite balayette pour qu'il ait un souci... Mais je me suis rendu compte que ce n'est pas parce qu'on n'a pas de problèmes matériels, c'est pas parce qu'on est derrière la misère qu'on n'a pas de souci. Ça, j'ai mis longtemps à le comprendre. Et mon fils aura d'autres soucis que les miens, c'est sûr.

Jérôme Colin : C'est sûr.



Ça veut dire quoi réussir ?

Jérôme Colin : Vous êtes un père inquiet ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Est-ce qu'ils vont être heureux ? Est-ce que ceci, est-ce que cela... Ou vous êtes plutôt très relax par rapport à ça ?



Jamel Debbouze : Très relax, oui. Relax, et tu veux que je te dise, plus il galèrera, mieux ça sera pour lui. Parce que je te jure que ce sera la seule manière de se faire des anticorps. Et s'il ne souffre pas à un endroit, de toute façon la vie s'en chargera. Et puis, moi j'ai galéré ma race, j'étais tout petit, tout maigre, tout handicapé, tout ce que tu veux, eh ben je m'en suis sorti. Si moi j'ai réussi, lui aussi il y arrivera. Il faut qu'il ait des bonnes valeurs.

Jérôme Colin : Ça veut dire quoi réussir ?

Jamel Debbouze : Etre fier de soi, être heureux, être plein de toi. Ne pas regarder vers les autres, l'assiette des autres, la maison des autres, peu importe ce que tu as, kiffer qui tu es. C'est ça réussir. Alors évidemment, l'ami quand tu n'as pas de toit, quand tu n'as pas d'ami, quand tu n'as pas de nourriture, on ne peut parler de réussite là, mais parlons des gens qui sont sur la même ligne de départ, avec une maison, un frigo plein, ce qui heureusement dans nos pays est la majorité des gens.

Jérôme Colin : La majorité, pas tous.

Jamel Debbouze : Bien sûr. Eh bien, sur cette ligne de départ, pour moi réussir c'est être conscient d'avoir cette chance déjà d'avoir un toit, et de goûter la vie pleinement, d'être heureux, parce que c'est ça qui est contagieux. Réussir, c'est kiffer. On ne peut pas tous faire le métier qu'on rêve de faire, ça c'est très rare d'arriver à faire le métier que tu kiffais, mais tu fais un métier, tu as un métier, tu as un salaire. Et oui, c'est dur là, c'est dur là, mais être conscient aussi que la vie c'est génial, tu es vivant déjà. Moi je te dis ça en connaissance de cause, j'ai failli mourir. Donc, comme j'ai failli mourir, toutes les minutes derrière cet accident, c'était du bonus. Du bonus ! Etre en vie, c'est génial. First ! Après, frère, on aura le temps de faire la liste de tout ce qui est chiant. Mais d'abord, prendre conscience que c'est cool d'être vivant. Je te jure. Et profiter du moment présent. On vit dans des pays riches, frère, n'oublions pas, et dans des pays qui ne sont pas en guerre.

Jérôme Colin : Ça, c'est sûr.

Jamel Debbouze : Oui. Eh ben juste ça, cousin, d'être conscient de ça, c'est que tu as réussi quelque chose.

Les petits papiers

Jérôme Colin : Vous voyez, à côté de vous il y a un petit bol. Et dedans il y a des petits papiers.

Jamel Debbouze : Oui... Et alors ?

Jérôme Colin : Si vous savez en prendre un et lire ce qui est écrit dessus, si ça ne vous dérange pas...

Jamel Debbouze : Elle me rappelle quelque chose cette phrase que j'ai fini par retenir : "*Un homme n'est jamais démuni tant qu'il a une langue dans sa bouche*". Amin Maalouf, "Léon l'Africain". Amin Maalouf !

Jérôme Colin : C'est beau ça, hein ?

Jamel Debbouze : Oui.

Jérôme Colin : "*L'homme n'est jamais démuni tant qu'il a une langue dans sa bouche*". Ça vous va bien, quand même.

Jamel Debbouze : C'est vrai que ça m'a rendu service d'avoir une langue dans ma bouche. Ça, c'est sûr. Ça m'a rendu service parce que c'est la seule chose qui peut te tirer d'affaire quand tu n'as pas de force, quand t'as des trucs en moins quoi.



Jérôme Colin : Quand est-ce que vous vous êtes rendu compte qu'au point de vue du langage, du rythme, de la répartie, de l'improvisation, de l'incarnation, vous aviez un truc que très peu de gens ont ?

Jamel Debbouze : Je ne m'en rends toujours pas compte. Je ne fais pas le malin mais je te jure que je ne considère pas que j'ai un truc de plus que les autres. Je n'avais pas conscience de ça, et encore aujourd'hui, je doute énormément. Mais j'ai quand même pris conscience assez rapidement que j'avais de la chance. J'avais de la chance de me retrouver dans ce *game*, et je n'avais plus envie d'en sortir. Donc, je me suis donné les moyens d'y rester. C'était très agréable de se retrouver à Radio Nova. C'était très cool. Et puis, avant même ça, les scènes ouvertes au Théâtre Trévisé, à Paris, c'était incroyable d'être dans cette famille de troubadours, de comédiens qui mangent du camembert en coulisses mais qui se font applaudir par une salle pleine. Mais je ne me suis jamais dit que j'avais un truc en plus, parce qu'il y a plein de gens qui sont tellement talentueux, qui ont vraiment des trucs beaucoup plus puissants que moi à raconter, ou en tout cas qui ont des choses à raconter, et je me suis toujours trouvé chanceux. Chanceux. Par contre, tu vois, là où j'ai considéré que j'avais le sens du rythme, le sens de la vanne, c'est dans des halls de bâtiments quand il y a des mecs balaises qui veulent casser ta gueule et que tu les charries devant tous leurs copains, et quand leurs copains rient, là ils sont démunis. Tu vois ce que je veux dire ? J'ai réussi à me sortir de situations incroyables parce que j'avais le sens de la répartie. J'ai eu le sens de la répartie parce que j'avais peur de me faire casser la gueule. Je ne sais pas d'où c'est venu mais vite, il faut vite se sortir de cette situation, vite, démerde-toi, vite ! C'était le système des V-V-V... J'ai pris vite conscience que la bouche pouvait être une arme incroyable.

La scène ou le cinéma ?

Jérôme Colin : Vos débuts au cinéma, ce n'est pas rien parce qu'en 2001, il y a "Amélie Poulain", en 2002 il y a "Astérix", qui est un film cultissime maintenant... J'ai regardé votre filmographie. "Indigènes" en 2006, et puis il y aura "La route du Marsupilami", il y a "La Marche" avec Nabil Ben Yadir, plein d'autres, il y a votre film aussi que vous avez réalisé, "Pourquoi j'ai pas mangé mon père" et finalement, je regardais, vous tournez peu au cinéma. Pourquoi ?

Jamel Debbouze : C'est pas ce que je préfère. C'est pas ce que je préfère parce que je suis vraiment un enfant gâté, gâté par la scène. Tu sais quand tu montes sur scène et que tu fais une vanne, ou que tu dis quelque chose, tu as une réaction immédiate. Tout de suite. Tu prends ton salaire. Tu dis un bon mot, les gens rient, tu dis un truc nul, les gens ne rient pas ou ne réagissent pas. Mais c'est immédiat. Au cinéma, t'es obligé d'attendre 1 an et demi avant d'avoir une réaction. 1 an et demi ! C'est long. Tu tournes 1 minute 30 utile, c'est un "tue la comédie", c'est un "tue l'amour". Et les gens qui réussissent à faire rire au cinéma, et réussissent à sortir des comédies millimétrées, rythmées, drôles, c'est des génies absolus pour moi.

Jérôme Colin : "Astérix" en est une.

Jamel Debbouze : Oui. Alain Chabat est un génie ! C'est vrai. Et je n'ai pas cette patience et puis surtout j'ai rarement été servi par des belles partitions. Moi, j'aimerais faire des comédies très drôles. Tu vois ce que je veux dire ? Très drôles. "Astérix", c'était très drôle. "La grande vadrouille", c'est très drôle. "Le Kid", c'est très touchant et c'est très drôle.

Jérôme Colin : Vous ne croisez jamais un scénario comme ça ?

Jamel Debbouze : Non. Malheureusement, c'est rare de toucher ces perles. Evidemment, ça s'appelle des chefs-d'œuvre. Donc, les chefs de toutes les autres œuvres. Ça, frère, c'est très dur à toucher. C'est ma quête absolue. Par contre, ce qu'on n'a pas dans le spectacle et qu'il y a au cinoche, c'est la pérennité.

Jérôme Colin : Que ça dure. Que 15 ans plus tard...



Jamel Debbouze : 15 ans plus tard, tu fais rire des mêmes qui ne te connaissent pas. Louis De Funès fait rire mes enfants. Ils sont morts de rire, ils le connaissent... mais mon Dieu... Tu vois ce que je veux dire ? T'es un médicament éternel. Tu vois, le rire, c'est un vrai médicament. T'es cette espèce de médicament à dose homéopathique drôle, ce truc qui se transmet de génération en génération, qui reste dans le temps. C'est très prétentieux de vouloir être pérenne, mais moi je te parle plus de faire rire, que les rires continuent comme un écho, comme quand t'es au-dessus d'une montagne, tu dis un truc, ça va... ça va...

Jérôme Colin : J'ai un fils qui est né 2 ans après "Astérix" et qui connaît le film par cœur.

Jamel Debbouze : Tu imagines la force du truc !

Jérôme Colin : C'est dingue.

Jamel Debbouze : Voilà, cette force-là franchement moi... Je ne boude pas le cinéma, je trouve ça extraordinaire comme outil, mais pour le faire bien, pour le faire noblement, il faut des génies. J'en ai pas croisés beaucoup. Mais je ne perds pas espoir.



Et la politique ?

Jérôme Colin : Il y a la politique aussi dans votre spectacle. Vous parlez de Trump avec son très long cheveu.

Jamel Debbouze : T'as vu un peu ? T'aurais imaginé Donald Trump Président des Etats-Unis, toi ?

Jérôme Colin : Non.

Jamel Debbouze : Moi, je l'ai vu tout de suite. Quand j'ai vu ses cheveux, je me suis dit qu'il allait niquer la couche d'ozone. Son cheveu, c'est vrai on dirait qu'il a un cheveu long, long, long, très long, un cheveu de 100 mètres, et tous



les matins, il l'enroule autour de sa tête. C'est pour ça qu'il est vénère. C'est ça que je raconte sur scène, c'est ça que je pense.

Jérôme Colin : Et la première rencontre avec Macron..

Jamel Debbouze : T'as vu cette rencontre ? C'est ce qui lui coûte encore aujourd'hui, je pense. Avec cette poignée de main à la Macron, on avait l'impression vraiment qu'il était... une espèce de combat de coqs, combat de bonjours débiles. Et puis l'autre là, t'as vu aux commémorations ? Il s'en fout royalement, il arrive en retard, il pollue tout l'Elysée avec sa berline, il pollue la terre entière, il est ouf.

Jérôme Colin : Ça vous plaît, la politique ? Ça vous intéresse ?

Jamel Debbouze : J'ai pas le choix. On est tributaire de la politique. Si tu ne t'intéresses pas à la politique, tu te la prends dans la gueule. Il faut s'intéresser à la politique. La politique, c'est savoir vivre les uns avec les autres. C'est ce qu'il y a de plus important, la politique, après dormir, manger, faire l'amour. C'est primordial de s'intéresser à la politique. Il y a des gens qui ont notre destin entre leurs mains. D'où ? Fais pas ce que tu veux avec moi, mec ! Tu me poses la question. Et puis, en plus, moi je cotise. Je contribue à la société. De manière costaude. Je touche beaucoup d'argent, et ben, je donne beaucoup d'impôts avec fierté et bonheur. Ce qui n'a pas été le cas de mon père ou de mon grand-père. Donc, je veux savoir où va mon argent, j'espère qu'on s'en servira à bon escient. Pour moi s'en servir à bon escient c'est défendre les faibles. Si tu ne défends pas les faibles, alors que tu as les moyens de le faire et d'élever le niveau, là ça va m'énerver.

Une autre petite citation ?

Jérôme Colin : Vous pouvez reprendre une petite note.

Jamel Debbouze : "*La force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres*", Constitution suisse.

Jérôme Colin : Eh ben voilà, on y est.

Jamel Debbouze : On vient d'en parler. Je l'ai dit. Moins bien ! Je l'ai moins bien dit.

Jérôme Colin : C'est moins bien dit" mais ça voulait dire ça.

Jamel Debbouze : Désolé, c'est pour te dire qu'on est chargé de... "*La force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres*".

Jérôme Colin : C'est un article de la Constitution suisse. C'est le seul pays au monde" et pourtant ça peut étonner pour la Suisse...

Jamel Debbouze : Je vais la garder. Non, c'est mal connaître la Suisse.

Jérôme Colin : C'est pas le pays le plus ouvert du monde.

Jamel Debbouze : C'est pas le pays le plus ouvert du monde...

Jérôme Colin : Ni le plus accueillant.



Jamel Debbouze : Non, ça c'est certain, mais malgré tout tu vois, moi j'ai des amis qui habitent en Suisse, c'est pas une généralité, mais qui y vivent très bien, qui ont été très bien accueillis et qui sont partis de zéro.

Jérôme Colin : Oui, je pense... Mais ça, c'est un bel article. "*La force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres*". Fantastique. Comment ça se fait que les dirigeants de notre pays, que les patrons de sociétés, que plein de gens, ne pensent pas ce truc qui peut paraître quand même d'une évidence, mais d'une évidence... c'est que la première personne à aider sur cette terre, c'est celui qui est le plus faible. Moi, j'ai 3 mômes. Et j'ai 2 gamins, et des fois, ils sont un peu chauds, et je leur dis : je ne donnerai pas de conseil, c'est pas à moi à donner des conseils, vous le verrez en vivant, mais par contre, pitié, un truc, quand il y a un conflit devant vous, ne réfléchissez jamais une demi-seconde, vous prenez la défense de celui qui se fait casser la gueule. Vous prenez la défense du plus faible. C'est quand même une règle qui est tellement primaire. Pourquoi ils ne la comprennent pas ? Parce que ce n'est pas la politique que vous avez en France, et c'est pas la politique qu'on a en Belgique.

Jamel Debbouze : Malgré tout, j'ai le sentiment que, dans le discours, c'est ce vers quoi on tend. On entend dans le discours que les hommes politiques taxent autant pour que les gens les plus démunis puissent en bénéficier, mais ça, c'est sur le papier. Moi je pense que le cynisme, c'est ce qui rapporte le plus. Quand tu es cynique, vraiment quand tu n'en as rien à foutre des hommes et des femmes qui t'entourent, tu peux devenir très riche. Les hommes d'affaires l'ont bien compris. Moi je pense que les gens de pouvoir, les gens qui ont des grosses entreprises, savent qu'ils en sont arrivés là en étant malgré tout à un endroit cynique et que ce cynisme malheureusement, et Trump l'a compris mieux que tout le monde, ça rapporte. Le jour où quelqu'un fera commerce de l'humanité, je ne sais pas de quelle manière, il y a plein de choses. Il y a plein de démarches humaines qui rapportent. Les Ecologistes de plus en plus ont réussi à faire de l'oseille avec des déchets. Je crois en cette société-là. Aider les plus faibles et puis transformer la poubelle en or, c'est jouable.

Jérôme Colin : C'est un joli programme.

Jamel Debbouze : Oui, c'est jouable.

Combien de fois êtes-vous monté sur scène ?

Jérôme Colin : Dites donc, c'est le théâtre dans lequel vous allez jouer ce soir !

Jamel Debbouze : Il est beau, hein.

Jérôme Colin : Il est très beau. Combien de fois à votre avis vous avez joué sur scène dans votre vie ?

Jamel Debbouze : Combien de fois j'ai joué dans la vie ?

Jérôme Colin : A votre avis. Est-ce que vous avez plus joué au théâtre que vous avez fait l'amour ? Probablement que oui.

Jamel Debbouze : Je te dis tout de suite, j'ai toujours pas fait l'amour. Non, bien sûr. J'ai beaucoup joué. Beaucoup.

Jérôme Colin : Franchement, à votre avis vous êtes monté combien de fois sur scène ?

Jamel Debbouze : A mon avis ?

Jérôme Colin : En 20 ans.



Jamel Debbouze : Oui, ça fait 20 piges que je joue. Tu fais 200 x 20. Pas loin de, je ne sais pas, oui... 4.000 fois, 5.000 fois, minimum. Je pense. J'ai beaucoup, beaucoup joué.

Jérôme Colin : Et ça vous excite toujours autant.

Jamel Debbouze : T'as vu hier. T'as vu que je ne trichais pas. J'ai même un problème, c'est qu'il faut que j'arrête, mais je ris sur scène, oui je prends beaucoup de plaisir. J'espère continuer.

Jérôme Colin : C'est tout ce que je vous souhaite.

Jamel Debbouze : C'est fini là ? On est arrivé ? C'était un plaisir. Elle est super, cette émission.

Jérôme Colin : C'est gentil. C'était un plaisir pour moi aussi.

Jamel Debbouze : Parole, j'ai pas vu le temps passer. Et il y a un truc dont tu peux être certain – ouvre d'abord la porte, je te le dirai quand la porte sera ouverte – je ne paierai pas la course !

Jérôme Colin : C'est pas grave !

